

puénil de le nier ; mais il faut estimer cette part à sa juste valeur qui est minime. Qui connaît l'histoire du mouvement ouvrier, sait que ces déchirements, ces luttes intestines, après sur des questions de prime abord secondaires, ont été connus, avant la L. C. I. et sa section française, par toutes les petites formations de tendance, par les groupements d'émigrés : la correspondance de Marx et Engels, contient tout au long l'histoire de la lutte dans les petits groupes d'émigrés de Paris d'abord, de Londres ensuite — Blanqui et Barbès, au pénitencier de Belle-Île, se combattaient violemment, leurs partisans y échangeaient des coups. — La social-démocratie russe ne connut pas la division simple, une fois pour toutes, entre bolcheviks et mencheviks ; la formation du parti bolchevik dans la social-démocratie russe, est l'histoire d'une lutte incessante de tendances et sous-tendances, lutte dépourvue très souvent de sérénité et où il ne manqua pas de ruptures.

D'où viennent ces luttes ? Les petits groupes se forment et vivent en des moments d'une difficulté exceptionnelle, de confusion grande. Dans ces périodes, font défaut le contact avec une large masse ouvrière, le contrôle de celle-ci, la discipline que par son existence même, cette masse ouvrière impose aux dirigeants. Dans la composition sociale de ces petits groupements, le pourcentage des éléments intellectuels, d'origine bourgeoise, est toujours grand ; souvent même les ouvriers qui en sont membres sont fortement intellectualisés. Constaté ce fait, ne diminue pas en soi la valeur de ces groupements ; il explique que s'y développent facilement — en l'absence des masses et d'une action des masses — les systèmes purement spéculatifs, les théories fantaisistes, et en conséquence, les forces centrifuges quant à l'organisation.

Des cadres révolutionnaires ne peuvent pas se former sans connaître ces luttes internes.

Elles sont pénibles, épuisantes, décevantes souvent. Pour ne pas être perdu dans ces luttes, encore une fois, il ne faut pas se laisser aller à des réactions personnelles ou du moment, à l'excitation, au désespoir ; il faut chercher à *comprendre*, à distinguer, dans les discussions et les polémiques, les orientations exactes, les méthodes justes, à donner aux paroles et aux actes leur place respective.

Ce mémorandum contient tous les documents permettant à un militant averti qui les étudiera scrupuleusement de comprendre la crise du G.B.L. Le texte qui suit s'efforce de dégager l'origine politique de la crise, d'en montrer les étapes, de situer les divers documents au cours de ces étapes ; nous traiterons

également quelques questions particulières soulevées au cours de cette crise, par exemple la question de l'argent.

2) Les origines de la crise du G. B. L.

1) *La crise mûrissait depuis longtemps.*

Depuis des mois, le G. B. L. portait en lui la crise qui éclata dernièrement. De longs mois avant la conférence nationale du G. B. L. de septembre 1935, il y avait notamment des incidents répétés, des accrochages multiples entre la direction du G. B. L. dans son ensemble (bien qu'il y subsistait certaines préventions personnelles en résultat des luttes antérieures de l'organisation) et les membres du G. B. L. occupant un poste dirigeant dans la J. S., c'est-à-dire, les camarades Rousset, Rigal, Craipeau. La ligne de division d'aujourd'hui n'existait pas : les conceptions et la politique suivie par ces camarades dans la J. S., furent plus d'une fois critiquées, aussi bien par Rous que par Naville, que par Molinier. Et aussi par la grande partie de l'organisation, y compris par des camarades des J. S., comme Hic. Une bonne partie de la conférence nationale de septembre 1935, fut occupée par de vives critiques de l'écrasante majorité de l'organisation contre ces camarades. Ce qui leur fut reproché, c'était de faire passer les J. S. de la Seine avant le G. B. L., de ne pas suivre la discipline du G. B. L. dans les J. S. et de voir dans les J. S. de la Seine l'organisation appelée à être l'axe du nouveau parti.

2) *Le problème du nouveau parti révolutionnaire était posé dans le G. B. L.*

Cette opposition des B. L. dirigeants des J. S. envers le G. B. L. s'expliquait, sans se justifier cependant, par le fait que le G. B. L. ne donnait pas de solution positive, concrète au problème essentiel : celui du nouveau parti révolutionnaire.

Après coup, la fraction Naville-Rous prétend que nous étions contre le nouveau parti, contre la IV^e Internationale, et que nous nous opposions à poser ce problème. C'est, comme les documents ici publiés le prouvent, une façon singulièrement erronée de présenter les faits.

Le premier qui, au C. C., bien avant la Conférence nationale, très peu après notre entrée dans la S. F. I. O., posa pratiquement le problème, fut l'un de nous, le camarade Dumas placé dans une situation locale très particulière, à Puteaux-Suresnes, où les municipa-